

## Herbert Marcuse et la crise étudiante

par Jacques Lazure

Ici comme ailleurs, la jeunesse de la fin des années 60 dénonce l'ordre établi, exige la libération de l'homme et fait de l'auteur d'*Éros et Civilisation* son maître à penser. Jacques Lazure, alors responsable de la recherche au service de l'Éducation permanente de l'Université de Montréal et représentant de ce service auprès de l'Opération Départ, explique pourquoi les aspirations étudiantes, et surtout le caractère global de leur contestation, cadrent parfaitement avec les idées de Marcuse.

Surtout dans le milieu des jeunes, Herbert Marcuse passe pour le nouveau prophète de la société contemporaine. En l'espace de quelques années, son étoile a monté en flèche dans le firmament de la gloire et de la renommée. Au panthéon intellectuel, c'est un nouveau dieu, à tout le moins un démiurge, qui vient de prendre place !

Cette ascension subite et vertigineuse se comprend-elle, se justifie-t-elle ? Les jeunes ont-ils raison de déifier ainsi ce philosophe à la pensée austère ? Pourquoi, malgré toutes les aspérités de ses discours philosophiques, le reconnaissent-ils instinctivement comme leur père et leur porte-parole ? Quel est le message précis que ce visionnaire contemporain apporte à notre société et en quoi s'insère-t-il au cœur même des aspirations les plus secrètes et les plus fortes de l'humanité, surtout de celle qui se lance dans la vie avec la fougue et l'espoir de la jeunesse ? En d'autres termes, quelle est la pensée de Marcuse et que représente-t-elle, pour le Québec, à l'heure de son évolution rapide et des mouvements de contestation qui se jouent sur sa scène ? C'est à toutes ces questions que j'essaierai de donner une ébauche de réponse, en présentant une revue de trois des prin-

cipaux ouvrages de Marcuse : *Éros et civilisation*, *l'Homme unidimensionnel* et *la Fin de l'utopie*. En réalité, j'insisterai beaucoup plus sur l'exposé de sa pensée ; de la sorte, il sera relativement facile d'en discerner les rapports avec la crise étudiante.

Il y a près de quinze ans déjà, Marcuse présentait, dans *Éros et civilisation*, le noyau des idées forces qu'il développera tout au long de ses ouvrages postérieurs. Dans cette étude abstraite et sévère qui, en passant, n'est pas particulièrement apte à exciter les « zones érogènes » de la pensée, encore moins celles du corps, Marcuse fait une critique incisive de la théorie freudienne « selon laquelle la civilisation est fondée sur l'assujettissement permanent des instincts humains » (p. 15). Pour Freud, en effet, « la libre satisfaction des besoins instinctuels de l'homme est incompatible avec la société civilisée » (*ibid.*). Celle-ci exige, de façon inévitable et irréversible, une répression de plus en plus forte. Dans la pensée de Freud, en somme, la civilisation implique ni plus ni moins « le sacrifice systématique de la libido, son détournement rigoureusement imposé vers des activités et des manifestations socialement utiles » (*ibid.*).

Marcuse n'accepte pas ce point de vue freudien, non pas dans le sens qu'il rejette l'observation de Freud selon laquelle la civilisation occidentale serait *concrètement* répressive, mais plutôt dans le sens qu'il conteste la théorie de Freud établissant que toute civilisation serait *essentiellement* répressive.

Marcuse envisage, au contraire, la possibilité d'une civilisation non répressive, et c'est ce à quoi il se consacre dans la deuxième partie de son ouvrage intitulée « Au-delà du principe de réalité ». Auparavant, dans la première partie, il avait analysé, à l'aide des concepts freudiens, la civilisation occidentale « sous la domination du principe de réalité ». Cette civilisation, en effet, a substitué le principe de réalité au principe de plaisir. À cause des exigences de l'environnement naturel et humain, l'homme en est arrivé à sacrifier son désir instinctuel de plaisir, de « satisfaction pleine et sans douleur de ses besoins » (p. 24) à une organisation rationnelle et utile de sa vie et du cosmos. Ce fut le triomphe du principe de réalité. Par le fait même, il s'est opéré un changement sérieux dans le système de valeurs des individus. À la satisfaction immédiate ils ont préféré la satisfaction remise, au plaisir la restriction du plaisir, à la joie ou au jeu la peine ou le travail, à la réceptivité la productivité, à l'absence de refoulement la sécurité.

Marcuse ne nie pas que cette civilisation occidentale, « sous la domination du principe de réalité », ait apporté et apporte encore à l'homme des avantages incontestables. « Elle élève le niveau de la culture matérielle, facilite l'obtention des biens de consommation, rend le confort et le luxe meilleur marché, entraîne des secteurs toujours plus vastes dans l'orbite de l'industrie. » (p. 94). Mais Marcuse s'évertue à montrer tous les côtés négatifs et opprimants de ces avantages. De tels bienfaits engendrés par la civilisation occidentale, qui en est une de rendement et de productivité, sont apparus dans un climat de répression et de domination des individus, allant même jusqu'au totalitarisme. Bien plus, ils tendent eux-mêmes, en raison précisément de leur efficacité, à renforcer cette répression et à la rendre encore plus envahissante. Si la domination et l'aliénation de l'homme, parce que fondées sur une division et sur une organisation du travail tout orientées vers une production et une consommation croissantes des biens matériels, se font de plus en plus rationnelles, efficaces et productives, elles deviennent aussi et du même coup de plus en plus impersonnelles, objectives et universelles. L'homme perd sa liberté individuelle ; il n'est plus une valeur et une fin en soi. Il est asservi à un système de travail social obligatoire impliquant essentiellement des activités inhumaines,

mécaniques et routinières. Ce contrôle social, cette manipulation collective de la conscience individuelle s'étendent même à des régions jusque-là restées libres. « La promotion des activités de loisirs abêtissantes, l'organisation monopoliste de l'information, l'anéantissement de toute véritable opposition au système établi, le triomphe des idéologies anti-intellectuelles sont des exemples de cette tendance ». (p. 89). L'homme devient tellement dominé par le système et si suavement dominé, qu'il en arrive à se chloroformer la conscience, à ne plus être capable de rébellion contre la domination. Celle-ci se rationalise de plus en plus, se dépersonnalise, au point de se pétrifier « en un système d'administration objective » (p. 92), contre lequel il apparaît extrêmement difficile de lutter, puisque les adversaires ne sont plus personnellement identifiables et puisque, en fin de compte, ce système procure un niveau de vie plus élevé. Mais ce meilleur niveau de vie « se trouve compensé par les contrôles envahissants sur la vie des gens » (p. 94). Il faudrait s'attaquer à toutes les institutions anonymes, au système entier de ce type de société axé avant tout sur les techniques et le progrès matériel, pour espérer en modifier le caractère profondément aliénant.

Marcuse, à l'encontre de Freud, croit de toutes ses forces à la possibilité d'une civilisation non répressive. Bien plus, il voit, au sein même de la répression actuelle, des possibilités de libération humaine secrétées par le système présent. « Les progrès de l'aliénation eux-mêmes augmentent le potentiel de liberté... Soulagée des exigences de la domination, la réduction quantitative du temps et de l'énergie consacrés au travail (spécialement par l'automatisation) conduirait à une modification qualitative de l'existence humaine : c'est le temps libre plutôt que le temps de travail qui déterminerait son contenu. Le domaine croissant de la liberté deviendrait vraiment le domaine du jeu libre des facultés individuelles » (p. 193).

Ce n'est pas, toutefois, à n'importe quelles conditions que se réaliserait cette société non répressive. Il faudra que le principe de plaisir (ce que l'auteur appelle Éros), jusqu'ici refoulé par le principe de réalité et de rendement, reprenne sa place première et commande ainsi le développement de la nouvelle civilisation. Cela revient à dire qu'il faudra une « libération de besoins instinctuels et de satisfactions qui étaient demeurés jusque-là tabous ou refoulés » (p. 10) ; la civilisation devra rechercher avant tout la satisfaction intégrale des instincts et des besoins fondamentaux de l'homme, au lieu de s'esquinter à une production de biens sans cesse accrue ; il faudra, en

définitive, que l'Éros triomphe de l'utile et du rationnel.

Par là, Marcuse ne prône pas un retour pur et simple à la biologie de l'instinct brut. Pour lui, il existe une forme valable et nécessaire de répression ou de restriction des instincts : celle qui consiste dans « le pouvoir de maîtriser et de guider les pulsions instinctuelles, de transformer des nécessités biologiques en désirs et besoins individuels » (p. 44). De telles restrictions des instincts, qui augmentent la satisfaction plutôt qu'elles ne la diminuent, même si elles supposent une certaine forme du principe de réalité, « constituent la forme humaine du principe de plaisir... elles sont devenues le privilège et la distinction de l'homme et l'ont rendu capable de transformer la nécessité aveugle de la satisfaction du besoin en satisfaction désirée » (pp. 44-45). C'est plutôt contre les restrictions et les contrôles additionnels naissant des institutions spécifiques de la domination sociale (ce qu'il appelle la « sur-répression ») que l'auteur s'insurge avec force.

Donc, Marcuse veut revenir à la libération et à la suprématie d'Éros, à la satisfaction des instincts et des besoins vitaux de l'individu, mais dans la rationalité, au point précis où la raison et le bonheur convergent. C'est la naissance de la nouvelle *rationalité de la satisfaction*, tendant non pas à supprimer le travail, mais à en éliminer le côté laborieux, répressif et aliénant. Les relations de travail deviendraient ainsi « libidineuses » c'est-à-dire tout imbibées des valeurs de liberté, de jeu, de paix et de bonheur si essentielles à l'homme. Par le fait même, se valoriserait tout le domaine de l'esthétique, là où le plaisir, la sensibilité, l'imagination, la beauté, la vérité, l'art et la liberté se rencontrent et fraternisent.

Pareillement, la sexualité répressive, si typique de notre civilisation occidentale, devra se transformer en Éros. Au lieu de rester asservie à l'empire de la génitalité qui n'a fait en somme que déssexualiser le corps en le mettant entièrement au service de la reproduction, la sexualité érotiserait toute la personnalité, corps et esprit, en libérant ses instincts de vie, de plaisir et de création, au profit de relations humaines hautement civilisées. Ce serait là la véritable « sublimation non répressive » de la sexualité, qui viendrait se substituer à sa « désublimation répressive » telle qu'elle se manifeste dans notre civilisation dominée par le principe de rendement.

Telles sont les principales idées qui ressortent de cette première œuvre de Marcuse. Il est vraiment

étonnant de constater la complicité, la coïncidence frappante qui existe entre ce système de pensée et ce que vit présentement la jeunesse étudiante du Québec, à l'unisson de celle du monde entier. Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est que cette pensée se soit élaborée une bonne dizaine d'années avant même que tout mouvement ou manifestation étudiante n'en ait exprimé dans la vie les lignes maîtresses et les aspirations profondes. Qui plus est, il est même à parier que, depuis sa parution, la très grande majorité des étudiants n'ont pas lu *Éros et civilisation*, pas plus d'ailleurs que les deux autres ouvrages analysés ci-dessous. Cela n'a pas d'importance. Ce qu'a pensé et systématisé Marcuse de façon fort abstraite et analytique, la jeunesse actuelle le vit et le ressent dans ses tripes, au sein même de son existence quotidienne et dans la synthèse de son action. Voilà ce qui la pousse instinctivement du côté de Marcuse et la justifie de reconnaître en lui un père et un maître.

En réalité, la jeunesse d'aujourd'hui se rebelle contre la société répressive, veut en éliminer les caractères contraignants et dominateurs. Elle n'accepte plus le principe de rendement et de productivité comme la pierre angulaire de notre société. Comment expliquer autrement que ce soit dans les couches aisées et bourgeoises de la société, celles qui nagent dans l'opulence, que l'on rencontre bien souvent les jeunes les plus en révolte contre la structure même de notre civilisation ? À cet égard, le phénomène des beatniks et des hippies revêt une signification et une importance capitales. Il n'est pas jusqu'à la transformation radicale de la sexualité chez les jeunes qui ne manifeste cette connivence secrète entre leurs aspirations et la pensée de Marcuse. Au fond, ce qu'ils recherchent, à travers leurs tâtonnements, leurs mal-adresses, leurs abus, c'est ni plus ni moins que la libération de l'instinct de vie et de liberté individuelle qui se trouve brimé présentement par la force de la domination sociale, avec ses lois impersonnelles, ses procédures objectives, son organisation bureaucratique et anonyme. Le mouvement actuel chez les jeunes, c'est le cri rauque et navrant de l'instinct de vie contre l'instinct de répression et de mort, c'est le cri d'Éros contre Thanatos !

*L'Homme unidimensionnel*, de même que *la Fin de l'utopie*, n'apporte pas tellement d'éléments nouveaux qui ne soient déjà contenus, du moins en germe, dans *Éros et civilisation*. Voilà pourquoi j'y passerai beaucoup plus rapidement. Tandis qu'*Éros et civilisation* tentait d'apporter une contribution à la phi-

osophie de la psychanalyse, tout en développant le contenu sociologique et politique des catégories psychologiques qui y sont utilisées, *l'Homme unidimensionnel*, lui, se situe d'emblée sur un terrain sociologique, économique et politique, exploré à l'aide d'une lunette néo-marxiste, de type critique. Pour Marcuse, la société industrielle avancée constitue une « société close », intégrante, totalitaire, « parce qu'elle met au pas et intègre toutes les dimensions de l'existence, privée et publique » (p. 7). Les forces et les intérêts contradictoires tendent à s'assimiler les uns aux autres, à se neutraliser, voire à se fondre dans un seul système, d'où l'opposition et la critique systématique se trouvent pratiquement exclues. C'est ce qui rend la société unidimensionnelle. Quand elle existe faiblement, la puissance du négatif est maîtrisée et devient un facteur de cohésion et d'affirmation.

Même « la démocratie consolide la domination plus fermement que l'absolutisme » (p. 7), parce qu'au lieu d'imposer la terreur, elle entre subrepticement dans le champ des consciences individuelles pour y étouffer les vrais besoins libérateurs et les conditionner à de faux besoins. « Les contrôles sociaux y font naître le besoin irrésistible de produire et de consommer le superflu, le besoin de maintenir des libertés décevantes telles que la liberté de concurrence de prix préalablement arrangés, la liberté d'une presse qui se censure elle-même, la liberté enfin de choisir entre des marques et des gadgets (p. 32).

Au fait, des formes nouvelles de contrôle social sont apparues, d'ordre principalement technologique, donc rationnel. Mais cette rationalité, à force de pénétrer dans l'espace privé de l'individu et de l'assujettir à de nouveaux besoins factices auxquels il s'identifie, finit par afficher un caractère irrationnel. « Les produits endoctrinent et conditionnent ; ils façonnent une fausse conscience insensible à ce qu'elle a de faux » (p. 37). C'est ce qui forme une pensée et des comportements unidimensionnels, systématiquement favorisés par les « faiseurs de politique » et par les « mass media ».

L'univers politique lui-même s'enferme dans un enclos. À l'intérieur, les partis politiques tendent à s'uniformiser, à s'allier les intérêts et l'influence des grands trusts économiques. L'état de bien-être envahit de plus en plus les secteurs libres. À l'extérieur, il devient militariste, expansionniste. La force politique de l'opposition décline. Les syndicats et les travailleurs entrent de plain-pied dans le système effréné de production et de consommation ; leur conscience politique critique s'émousse. « La classe ouvrière n'est plus la contradiction vivante de la société établie »

(p. 57). En définitive, c'est sur une base à la fois rationnelle et matérielle que s'unifient les opposés, « que devient possible un comportement politique unidimensionnel. Sur cette base, les forces politiques transcendantes qui sont à l'intérieur de la société sont bloquées et le changement qualitatif ne semble possible que s'il vient du dehors » (p. 74). D'ailleurs, ces constatations valent autant, *mutatis mutandis*, pour la société russe en mal d'industrialisation que pour la société américaine. Dans les deux cas, à des nuances près, nous avons affaire à des esclaves aux chaînes plus ou moins dorées, mais à des esclaves quand même, réduits au statut d'instrument et à l'état de chose.

Si l'intégration et l'asservissement à un conformisme plat s'opèrent dans le secteur de la politique, on les trouve aussi dans le domaine de la culture. Là comme ailleurs, l'unidimensionnalité tend à régner en maîtresse. Les grandes valeurs de ce que Marcuse dénomme la « culture supérieure » ont perdu de leur force oppositionnelle et transcendante. Elles s'assimilent à la réalité quotidienne dont elles deviennent des instruments dociles. Elles s'incorporent en masse dans l'ordre établi et font graduellement partie de la culture matérielle. À ce compte, elles peuvent difficilement idéaliser et mettre en accusation la condition de l'homme (p. 83). C'est une autre forme du phénomène de « désublimation répressive ».

On aboutit ainsi à la conscience heureuse, celle « qui croit que le réel est rationnel et que le système satisfait les besoins » (p. 109). La servitude se fait administration impersonnelle, agréablement consentie au nom de l'abondance matérielle. La domination de l'homme par l'homme, qui a toujours existé dans l'histoire, perdure, même si elle change ses principes de base et se traduit maintenant par la soumission à un « ordre de choses objectif ».

Y a-t-il moyen de briser cette machine infernale, de rompre ce cercle vicieux où le rationnel et l'irrationnel s'engendrent sans cesse ? Marcuse admet à la fois les deux hypothèses contradictoires suivantes : 1° que « la société industrielle avancée est capable d'empêcher une transformation qualitative de la société dans un avenir immédiat » 2° qu'« il existe des forces et des tendances capables de passer outre et de faire éclater la société » (p. 21), et il les fait jouer dans une dialectique subtile et serrée. Pour Marcuse, une de ces forces explosives susceptibles de modifier qualitativement les rapports productifs de base, c'est l'automation, avec la quantité d'énergie physique qu'elle élimine du travail et de temps qu'elle

sécète. Encore faut-il que ces bienfaits de l'automation soient assumés par des consciences vraiment libérées, qui décident enfin de rechercher la « pacification de l'existence » et le « libre développement des besoins sur la base de la satisfaction » (p. 258). Mais pour ce faire, il faut procéder à une critique systématique et intégrale du système, à sa « négation déterminée ». Puisque la domination de la société industrielle avancée a acquis un caractère totalisant, sa critique et sa négation doivent être tout aussi absolues. Dans cette lutte contre le pouvoir établi, « les formes et les moyens traditionnels de protestation ont cessé d'être efficaces » (p. 279). Il faut s'attaquer au système, en le refusant et en le combattant du dehors, au moins du dehors d'une conscience qui ne veut pas s'y laisser emprisonner.

*La Fin de l'utopie* reprend substantiellement ces idées sous la forme d'un petit volume colligeant des conférences et des débats organisés par le Comité des étudiants de l'Université libre de Berlin-Ouest, en juillet 1967. Ce qu'il y a d'original dans cet ouvrage, c'est la précision avec laquelle Marcuse détaille les besoins que la nouvelle société non répressive doit satisfaire : besoins de paix, de tranquillité, de beauté, de bonheur gratuit, « non gagné », besoin d'être seul, de disposer d'une sphère privée. De plus, Marcuse explicite sa pensée sur le rôle de l'opposition dans notre société répressive. Cette opposition, au risque de n'être qu'un mouvement rituel et symbolique, doit prendre le parti de la résistance, c'est-à-dire de la désobéissance civile. Pourquoi ? Parce que, en se maintenant dans la légalité, l'opposition se heurte tôt ou tard au mur de la violence institutionnalisée de l'ordre dominant. D'ailleurs, le droit de résistance dans la désobéissance civile « constitue l'un des éléments les plus anciens et sacrés de la civilisation occidentale » (p. 49).

La contestation de l'ordre établi ne doit pas non plus se confiner aux secteurs économique et politique ; elle doit être globale, comme la domination de la société répressive. Voilà pourquoi Marcuse attache tellement d'importance à la révolte éthico-sexuelle qui s'élève actuellement contre la morale officielle.

Pour effectuer cette tâche de renversement du système et d'établissement d'une nouvelle anthropologie fondée sur la conjonction de la raison et du bonheur, Marcuse compte avant tout sur les groupes sous-privilegiés qui n'entrent pas dans le processus de production, sur les intellectuels et sur les étudiants. Ce sont eux, et non les ouvriers, surtout les Amé-

ricains devenus partie intégrante du système, qui sont les plus aptes à opérer la rupture de la société actuelle et à créer une nouvelle forme qualitative de société libre.

Inutile d'insister à ce point sur la convergence encore plus nette et plus étroite dans *L'Homme unidimensionnel* et *La Fin de l'utopie* entre la pensée de Marcuse et celle des jeunes du monde entier. Ce n'est pas par hasard ou simplement à cause d'un mouvement de folle contagion, que les manifestations étudiantes flambent partout sur la scène mondiale, de Tokyo à Rome, de Madrid à Berkeley, de Londres à Prague, de Paris à Bonn, de Montréal à Lima. Consciemment ou non — et je suspecte que le processus est beaucoup plus inconscient que conscient —, les étudiants sentent le besoin ou bien de frapper au cœur même de la société avant que de se laisser happer dans ses rouages, ou bien de s'en dégager violemment et de prendre du recul vis-à-vis d'elle, afin de mieux la prendre d'assaut.

C'est dans le cadre de la pensée de Marcuse que l'on comprend mieux le caractère global, voire totalitaire, de la contestation étudiante dans notre milieu et ailleurs. Si ce sont des abus précis ou des anomalies particulières qui mettent le feu aux poudres estudiantines, ce sont toutefois les fondements mêmes de notre société que les étudiants remettent en cause et veulent saper. C'est le principe même d'organisation des rapports humains et productifs qu'ils entendent contester. On a beau vouloir disséquer l'étymologie de la « contestation » et clamer qu'elle implique sémantiquement un dialogue avec le contesté selon les règles du jeu de ce dernier les étudiants contestataires restent indifférents à ces pirouettes verbales. Pour eux comme pour Marcuse, de nombreux éléments de déshumanisation sont à l'œuvre dans notre société, et ils sont tous reliés les uns aux autres, parce qu'ils procèdent tous du même principe directeur selon lequel la production et la consommation de biens par le moyen d'une technologie rationnelle et bureaucratique à outrance constituent des fins en soi jugées plus nobles *in concreto* que la libération elle-même de l'homme.

Voilà la dimension foncièrement positive des revendications étudiantes dans le monde et au Québec ! Il est facile de les écarter dédaigneusement du revers de la main, en taxant leurs auteurs d'écervelés ou de désaxés. Ce n'est pas ce que pense Marcuse, et il faudrait réfléchir sérieusement aux vérités profondes contenues dans ses analyses avant de s'inscrire en faux contre lui et les étudiants.

Il m'est avis que la population étudiante joue, à l'heure des sociétés industrielles avancées et même à celle des pays sous-développés, un rôle analogue à celui rempli par les masses ouvrières du début de la civilisation industrielle. Celles-ci tendent maintenant à rentrer dans le rang, surtout celles qui font partie des syndicats techniquement puissants, et à se contenter de jouir des bienfaits matériels de la société opulente. Les étudiants, eux, constituent un des rares noyaux de résistance au « désordre établi », tant dans le monde de l'économique, de la politique, que dans celui de l'éducation, de la culture et de la justice.

Il est sain et rafraîchissant qu'au travers et en dépit du tumulte, de la confusion et des excès présents, la jeunesse ait encore ces sursauts de vie. C'est la garantie d'un monde meilleur qui s'édifie dans l'antithèse et la dialectique.

Ce n'est pas à dire qu'on doive tout bénir et consacrer dans cette révolte étudiante, de même que dans la pensée de Marcuse. Il me serait possible d'en écrire aussi long sur les failles du système de ce dernier, tout au moins sur les objections qu'on peut lui adresser. Pareillement, on pourrait signaler bien des incohérences et des vicissitudes dans la crise étudiante. Mais tel n'a pas été mon propos. Je voulais m'en tenir simplement aux valeurs positives de l'un comme de l'autre. Il y en a tellement, de nos jours, qui jugent à la légère et de façon simpliste Marcuse et ses disciples : inutile de grossir ce courant ! Je les vois dans la lueur naissante d'une civilisation plus libre et plus profondément humaine : c'est ma façon à moi de contester.